

Séance publique du 21 octobre 2019

## **Réception de Monsieur**

**Christophe Daubié**

Sur le XXIX<sup>ème</sup> fauteuil de la section Sciences  
laissé vacant par le décès du Professeur Jean-Antoine Rioux

Christophe DAUBIÉ : Discours de réception :  
éloge du Professeur Jean-Antoine Rioux

Gérard BOUDET : Présentation de Christophe Daubié

Jean-Marie CARBASSE : Intronisation de Christophe Daubié

Séance publique du 21 octobre 2019

**Discours de réception : éloge de Jean-Antoine Rioux****Christophe DAUBIÉ**

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Monsieur le Président de l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier,  
 Monsieur le Secrétaire Perpétuel,  
 Monsieur le Président de la Section Science,  
 Chers collègues, chers amis, Mesdames, Messieurs

Comme il convient, je commence par vous remercier de m'avoir fait l'honneur de m'accueillir parmi vous. J'insiste sur ma gratitude que je dois aux amis, dans cette assemblée, qui ont tenu à m'élire. Ils savent à quel point je suis sensible à ce geste. Cette séance de réception représente le respect que je porte à la tradition, encore vivante, ainsi qu'à sa transmission, supportant mal toute transgression, qui consisterait à vouloir changer quelques pierres de ce bel édifice debout depuis plusieurs siècles.

Nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer ce rituel qui consiste à faire l'éloge public d'un disparu, aujourd'hui celui de notre regretté confrère Jean-Antoine Rioux. Un rite se caractérise par des pratiques transmises depuis des générations, elles sont observées avec un strict protocole. Quoi de plus émouvant devant cette assemblée, que d'axer la cérémonie d'une réception académique sur la mémoire de votre prédécesseur disparu. Cet hommage rendu par celui qui le remplace incite à beaucoup d'humilité, et surtout le conduit à réfléchir sur lui-même car le nouveau venu parmi vous ne peut que se retourner vers son propre successeur, inconnu à l'instant présent. Il aura lui aussi, un jour, la tâche de célébrer à son tour le disparu que je serai. C'est pourquoi, pour l'aider le moment venu, je prendrai soin de laisser derrière moi, dans les archives de cette noble institution, tous les éléments nécessaires à mon éloge funèbre.

Un éloge ne sied bien qu'aux morts écrivait Marguerite Yourcenar [1]: « *les vivants ne subissant que justes ou injustes critiques, justes ou injustes éloges* », « *une polémique permanente* », « *les morts ayant droit à cette sorte d'intronisation dans la tombe, avant les siècles de gloire et les millénaires d'oubli* ». Je rajouterai à ces lignes, malheureusement je n'ai pas le talent de Marguerite Yourcenar, que le vivant n'est qu'un mouvement pendulaire qui oscille entre le juste et son contraire. Lorsque celui-ci se fige dans sa position d'équilibre, la troisième possible, le miroir des deux précédentes, ce miroir se brise. Le pendule laisse la place au sablier du temps qui vous conduit vers l'inconnu. Dans certaines couches géologiques, nous découvrons et découvrirons encore des espèces disparues de plantes, d'arbres ou d'insectes, à jamais silicifiées dans leur cercueil de mémoire. Personne mieux que Jean-Antoine Rioux, que nous célébrons aujourd'hui, n'eut sans doute approuvé cette image d'une nature figée depuis des millions d'année, dans cette gangue, ces alluvions qui s'amoncèleront sur nous, ces grains de sable échappés à jamais de ce même sablier du temps.

Parmi les privilèges qui me reviennent aujourd'hui, j'ai l'honneur de faire l'éloge d'un grand humaniste à la fois botaniste et médecin, toujours passionné par les études de terrain. Cette double polarité de botaniste et de médecin parasitologue, en fait ce ternaire, puisqu'il faut ajouter au botaniste et au médecin, l'entomologiste, prônait en

maintes circonstances l'analyse systémique. Ce trois en un lui a permis d'être un des plus grands spécialistes en Éco pathologie et en Éco épidémiologie.

Je n'ai pas connu Jean-Antoine Rioux, j'ai lu son ouvrage jubilaire « Le Jardin des plantes de Montpellier, Quatre siècles d'histoire » et ces nombreuses, très nombreuses publications issues de ces expéditions lointaines, vers les déserts ou les forêts humides. Je tiens à remercier ce soir tout particulièrement son fils Olivier Rioux qui m'a permis au travers de l'admiration qu'il avait pour son père, de sentir à quel point c'était un homme juste. Sous des apparences abruptes et parfois directes, se cachait toute une humanité dans cette carapace de grand scientifique. Une anecdote qui révèle cette humanité à fleur de peau. Dans un village isolé, en Afrique du Nord, une petite fille portait dans ses bras son petit chiot qui venait de mourir d'une crise cardiaque. Devant ces larmes d'enfant, Jean-Antoine Rioux appliqua à l'animal un long, très long massage cardiaque qui lui redonna vie. Autant vous dire que le savant se transforma rapidement en messie.

Ce n'est pas une biographie que je vais esquisser aujourd'hui, ni un curriculum vitae long et fastidieux. J'essaierai de cerner au travers de ses écrits, l'humanisme de ce grand esprit. Grâce à la pierre de Rosette que sont ses livres et ses conférences, je vais tenter de déchiffrer et surtout d'approcher cet homme toujours tourné vers l'autre, ce qui l'incita à se tourner vers lui-même.

En se formant, en apprenant, en doutant, à la recherche des vérités et non pas de sa propre vérité, ce qui conduit souvent à la certitude et au dogmatisme, il devint lui-même et finalement plus que lui-même.

Partons de son enfance et de sa jeunesse qui seront les catalyseurs de sa carrière. Né en 1925 à Naucelle en Aveyron, Jean-Antoine Rioux passe son enfance au Vigan, en pays Cévenol, terre de tradition et de rigueur. Sans nul doute il y acquiert la passion de l'étude de la nature et du terrain, ce qui plus tard va sous-tendre toute son activité. Jean-Antoine Rioux adore les dictionnaires, avec une tendresse particulière pour un petit Larousse de 1935. Il avait dix ans, son premier dictionnaire offert par ses parents à l'écolier cévenol qu'il était [3]. Avant sa mort, les pages étaient fatiguées à force d'être consultées, mais il restait cependant solide car recouvert d'un épais papier marron.

Catholique, il fréquentait l'école laïque, ses copains étaient protestants, cette éducation œcuménique l'ayant conduit à cette ouverture d'esprit qui le caractérisait. Il connaissait les valeurs de ses racines tout en se projetant vers l'avenir, tout en étant persuadé du bien-fondé des leçons de l'Histoire. La fascination de la nature l'a amené à approfondir dans un premier temps l'étude de la Botanique. Jean-Antoine Rioux fut l'homme face à la nature, ce qui lui permit d'appréhender la nature de l'homme. Inscrit à la faculté de Médecine à Montpellier, passionné et très jeune puisqu'à 22 ans, il publie pour la première fois dans le bulletin de la Société Botanique de France. Les 25 publications qui seront rédigées durant les trois années suivantes concerneront ce domaine. Il est major du concours de l'Externat en 1946, à 21ans, major du concours de l'Internat en 1951, et licencié ès sciences. Après un internat brillant, il devient chef de clinique en dermatologie avec un intérêt particulier pour les mycoses, l'amenant à fonder le premier laboratoire hospitalier dans cette spécialité.

Très vite, il trouve son domaine de prédilection, qui lui permettra de se réaliser pleinement, en entrant dès 1952, donc à 27 ans, au Laboratoire d'Histoire Naturelle Médicale. Il était dirigé par le Professeur Hervé Harant, son maître à penser, brillant naturaliste et parasitologue renommé. Il poursuivra toute sa carrière dans cette structure devenue Laboratoire de Parasitologie, puis Laboratoire d'Écologie Médicale et Pathologie Parasitaire. Ce sera son outil qui lui permettra de conduire tous ces travaux, matérialisés par plus de 500 publications. Entomologiste, botaniste, naturaliste, il se décrivait lui-même comme « épidémiologiste de métier et naturaliste de vocation » dans *Bull. Acad. Sc. Lett. Montp.*, vol. 50 (2019)

la droite lignée de Guillaume de Rondelet. Il n'a pas cessé de développer les concepts d'éco-pathologie et d'éco-épidémiologie, qu'il a appliqués avec succès à l'analyse de nombreux foyers d'infections à transmission vectorielle. Guillaume de Rondelet était l'exemple à suivre, Jean-Antoine Rioux le qualifiant dans son livre de « miracle Rondelet ». Comme lui, Guillaume de Rondelet fit partager à ses élèves l'envie et l'intention de les former dans l'art de guérir tout en se tournant vers une ardente vocation de naturaliste. Il sera précurseur du déterminisme pathogénique comme Jean-Antoine Rioux qui fut un fervent défenseur de l'éco-pathologie. Celle-ci pourrait prendre sa source dans ce que j'appellerai le déterminisme parasitologique, lié au déterminisme biologique. C'est un modèle théorique selon lequel les conditions naturelles et organiques de la vie et de son évolution, sont la base de la réalité physique et spirituelle de l'homme et de la société. Cependant le consensus scientifique adhère au fait qu'une théorie intégralement biologisée de la culture et de la société n'est qu'un épouvantail disait Jean-Antoine Rioux. Il considère que, tous les traits physiques, les comportements et les interactions sociales sont des phénotypes. C'est-à-dire le résultat d'interactions complexes entre les gènes et l'environnement, mais aussi des processus acquis, ces derniers étant le résultat de l'expérience et de l'apprentissage des hommes prédisposés par des architectures génétiques particulières. L'homme et l'environnement, c'est toute l'approche que Jean-Antoine Rioux s'est attaché à développer en éco-pathologie et en éco-épidémiologie. Je considérerai que c'est une approche collective et individuelle basée sur un triptyque « observés », « observant » et « environnement », qui induit une image de l'autre dans son environnement, tout en développant au travers de cette analyse, l'image de soi dans ce même environnement. Le miracle « Rondelet » pour Jean-Antoine Rioux, même si en botanique l'œuvre de Rondelet est plus modeste, c'est le fait d'être précurseur en conduisant des herborisations dans les garrigues montpelliéraines et les Cévennes, pratiques maintenues jusqu'à nos jours. Pour lui, c'est une figure exceptionnelle. Il explique qu'au cœur de la Renaissance Languedocienne, les controverses scolastiques des « universaux » se sont apaisées. La philosophie de la Nature d'Aristote et de Théophraste a imprégné le corps médical, Montpellier est une ville ouverte à toutes les cultures. Dans un tel contexte, le huguenot Guillaume de Rondelet va promouvoir la systématique du vivant, privilégiant les binômes latins, préfigurant la nomenclature de Linné. Il aurait favorisé l'enseignement pratique de l'anatomie et de la botanique avec la construction d'un *Theatrum Anatomicum*, dans lequel nous sommes aujourd'hui. Sa contribution majeure sera la formation de nombreux médecins naturalistes en zoologie et en botanique. Pour la démonstration des simples, il prendra l'initiative de créer un premier jardin botanique, d'une surface modeste certes, mais l'enseignement dispensé était remarquable. Pierre Richer de Belleval sera fondateur du jardin botanique actuel, qui va devenir un centre de développement pour le pré-linnéisme et le linnéisme, l'histoire des classifications. Afin d'honorer la mémoire de Jean-Antoine Rioux, je ne puis passer sous silence cet intérêt particulier pour l'épistémologie. Je vais le développer quitte à être parfois un peu abscons pour certains néophytes, je m'inclue moi-même d'ailleurs dans cette catégorie. Jean-Antoine Rioux ne distinguait pas deux périodes charnières pour les botanistes et surtout les binômes « botanistes » « zoologistes » comme il les appelait couramment. La systématique du vivant lui tenait particulièrement à cœur. De grands naturalistes montpelliérains, pour la plupart médecins, furent impliqués dans ce domaine. C'étaient des régents, des professeurs, des démonstrateurs dont les travaux et les enseignements ont marqué profondément la science « aimable » disait Jean-Antoine Rioux. « La classification systématique, ce sont des noms, toujours des noms, mais surtout de puissants outils de

connaissance et de communication, indispensables à toutes activités humaines, qu'elles soient techniques ou réflexives ». Celle de l'artisan, de l'architecte, du médecin, du mathématicien, du philosophe pour qui le mot est, en lui et par lui, chargé de cadences par son épellation, chargé de mystère et de beauté. Sans le nom, la connaissance de la chose disparaît disait Jean-Antoine Rioux. Ce fut l'un des grands apogées de Linné, qui influença le monde des systématiciens surtout ceux de l'école de Montpellier. La systématique, c'est la discipline scientifique engendrant une classification permettant d'identifier, de décrire, de dénommer et de hiérarchiser des unités ou des ensembles d'objets, réels ou virtuels, vivants ou non vivants. On y inclura les fossiles sachant que ces non vivants ont toujours une vie intérieure, celle du passé et de l'oubli. Disciple de l'épistémologie, revendiquée actuellement par de nombreux scientifiques, Jean-Antoine Rioux distinguait cinq grandes périodes cruciales qui le passionnaient, mettant toutes en évidence une pensée humaniste [2].

Le proto-linnéisme : le « Renaissance naturaliste » pour Jean-Antoine Rioux. Durant cette période, la représentation de la nature, somme toute platonicienne, est remise en question. Pour les nouveaux aristotéliens, les objets ne sont réels que parce qu'ils sont saisis par nos cinq sens. Les individus, dont la somme de population forme une classe virtuelle, sont nommés « espèce ». La Réforme, dont l'influence s'étend sur la France méridionale, privilégie l'étude des objets vivants pour eux même et non plus pour leur seule utilité pratique ou leur valeur symbolique. Humaniste, Rondelet accueille à Montpellier une foule d'étudiants, tant français qu'étrangers, auxquels il transmet sa passion pour l'Histoire Naturelle.

Le pré-linnéisme en la fin du 17<sup>e</sup> siècle et le début du 18<sup>e</sup> siècle. Tournefort définit avec précision le genre botanique dans lequel un seul grand caractère floral apparaît : la corolle, les constructions systématiques se basant sur une approche binaire « arbres » versus « herbes ». Ces systématiciens ont défendu un nouveau mode classificatoire utilisé par Magnol et reconduit par Sauvages, ce qui conduisit au contre linnéisme.

Vient ensuite le linnéisme, les naturalistes étaient fascinés par les fulgurances du « Systema Naturae » et de la « Philosophia Botanica ». Linné codifiera la démarche en réglementant les catégories, tant pour les organismes végétaux que pour les animaux. Le créationnisme, je reviendrai plus tard sur ce terme, restera cependant présent. En reproduisant les harmonies de la nature, certains systématiciens pensaient approcher l'ordre divin.

Le contre linnéisme se met bien sûr en place et il sera déterminant pour l'école de Montpellier. Jean-Antoine Rioux fait état de deux méthodes taxonomiques en apparence antagonistes, l'artificielle codifiée par Linné, la naturelle pressentie par Magnol et développée par Adanson. L'utilisation de caractères végétatifs pour proposer une nouvelle catégorie botanique, la "famille botanique" clé de voute de la "méthode naturelle" sera développée. L'école systématique devra prendre en compte les caractères en fonction de leur importance comparative dans l'organisation du monde végétal, tout en y incluant les affinités des ensembles et sous-ensembles « taxonomiques ». Le taxon, l'objet ou le groupe d'objets, ainsi que catégorie dans laquelle il est inclus, se doit d'être placé dans la relation du contenu et du contenant. La France des naturalistes sera secouée par une véritable révolution scientifique, celle des classifications polythétiques ascendantes [4].

Cette approche m'interroge sur un plan personnel. Ces classifications polythétiques ascendantes, appliquons les à l'homme. La prise en compte des caractères individuels dans l'organisation de l'humanité, c'est-à-dire le contenu, associé au contenant, son environnement, en y incluant les affinités spécifiques de chacun, ne serait-elle pas la méthode naturelle des humanistes ou le naturel humaniste. Rapprocher les

êtres humains suivant les degrés de leurs rapports et de leurs ressemblances, ces derniers ainsi réunis forment plusieurs petites familles. Celles-ci, une fois réunies encore ensemble, feront un tout. Chaque partie serait donc unie et liée intimement évitant ainsi toute discrimination.

Dans cette étude approfondie des différents chemins linnéistes qui s'opposent, la question fondamentale que se posait Jean-Antoine Rioux était : Est-ce un combat entre le créationnisme et l'évolutionnisme ? Que peut-on penser de la forte pénétration du linnéisme dans le milieu naturaliste montpelliérain ? La réponse n'est pas simple. Elle peut venir des spasmes religieux qui, du catharisme aux réformes, ont agité la cité et sa région pense Jean-Antoine Rioux. Le protestantisme a souvent favorisé les recherches en botanique fondamentale. Rondelet a adhéré au mouvement réformé dont il a pris la tête et Magnol s'est converti au catholicisme pour éviter les exactions consécutives à l'abolition de l'Édit de Nantes. Tout ceci peut en effet engendrer dans ce contexte le "créationnisme-fixiste" de Linné et de Candolle. Pour ma part j'utiliserai à la place du terme « créationnisme-fixiste » l'évolutionnisme régressif ou la régression évolutive. Cette acception théologique de la systématique est toujours enseignée, jusqu'à prétendre que les catégories classificatoires, telles qu'espèce ou genre, sont d'essence divine. Toute référence à l'Évolution, en tant que moteur de la diversification se voit explicitement rejetée. Sur le chemin de l'évolutionnisme, Candolle a cependant écrit "Tous ceux qui ont nié la permanence des espèces, [...] se sont trouvés entraînés à soutenir des assertions évidemment absurdes ; comme par exemple, que les formes des êtres sont le résultat de leurs habitudes". Jean-Antoine Rioux était tenté de renvoyer dos à dos les tenants des classifications "artificielles" et "naturelles", dans la mesure où leurs prises de position ont pu freiner l'émergence de la théorie de l'Évolution. Toutefois il accordait une mention favorable aux tenants du "naturel" en considérant Buffon comme un pré-évolutionniste. Il semblerait que de nos jours, le sujet créationnisme versus évolutionnisme demeure encore un sujet sensible, tant pour les théologiens que pour les philosophes. N'étant pas théologien, je n'ai pas une idée précise sur le sujet ni d'ailleurs une idée préconçue.

Évoquer la mémoire de Jean-Antoine Rioux sans parler du Jardin des plantes dont il fut directeur de 1977 à 1993 serait un affront. Il était persuadé du bien-fondé des leçons de l'histoire. Son livre jubilaire intitulé « Le jardin des plantes de Montpellier. Quatre siècles d'histoire » fut édité en 1993 pour marquer les 400 ans de la création du jardin. Il sera suivi par un autre ouvrage toujours intitulé « Le jardin des Plantes de Montpellier », dix ans après en 2003. Dans ce dernier ouvrage, qui fut sujet à polémique car révélateur du côté tranché de ses opinions, la préface de Hubert Bonnet était révélatrice du sentiment de Jean-Antoine Rioux sur le jardin des plantes de Montpellier. Je cite : « *Le jardin royal de Montpellier pose aujourd'hui problème car, écartelé de façon aberrante entre plusieurs autorités (deux universités, le rectorat, l'Institut de Botanique...), il ne sait plus dans quelle voie s'engager. Tant il est vrai que l'on ne peut servir plusieurs maîtres. Qui plus est, mais cette fois venant de l'extérieur, d'autres dangers sournois menacent l'institution. Il s'agit de ces prédateurs de tous ordres qui n'attendent qu'un faux pas pour s'emparer de ces lieux et les transformer en espaces dont on devine la finalité* ». Je ne sais pas si ces paroles très fortes et inquiétantes se sont concrétisées, toujours est-il que Jean-Antoine Rioux s'engageait en permanence dans un combat sans limite pour sauver et surtout protéger son jardin d'Akademos. De tous temps, cet Hortus Regius donna lieu à de nombreuses rivalités qu'elles soient extérieures ou tout simplement intérieures comme le soulignait Jean-Jacques Rousseau

dans certains passages de sa contribution à l'Encyclopédie « ...sitôt qu'on y mêle (à la botanique) un motif d'intérêt et de vanité, sitôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on herborise que pour devenir auteur ou professeur, on ne voit plus dans les plantes que les instruments de nos passions, on ne trouve plus aucun plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir mais montrer qu'on sait ». À cette époque, l'atmosphère d'intrigues qui ne cessait d'asphyxier le jardin ne devait pas inciter Rousseau à la curiosité botanique. Jean-Antoine Rioux était passionné de botanique, outil d'intérêt spirituel et non matériel, mais surtout outil de développement personnel. Face à cette grande inconnue que représente la nature et son environnement, c'est plus un sentiment d'humilité que de vanité qui le submergeait. Il me semble que son apprentissage et son étude n'était que l'instrument d'un plaisir à montrer que l'on ne sait pas, que l'on ne saura jamais et surtout qu'aucune vérité ne peut être acquise. Il n'y a pas une vérité mais plusieurs, le doute n'étant que la réponse à une certitude inatteignable. Dans l'ouvrage jubilaire qu'il offre à notre plaisir, on perçoit le respect de l'héritage historique et l'impérieux besoin de modernité. Il a choisi dans son environnement intellectuel ceux qui par leur talent et leur savoir étaient les plus aptes pour évoquer le passé et surtout le devenir de ce jardin. C'est un autre signe de son humilité, que de s'adresser aux sachants plutôt que de jouer au « sacheur ». Le jardin des plantes se présente comme un haut lieu de l'histoire. Histoire des sciences, avec la longue et laborieuse gésine de la botanique fondamentale et de ses nombreux paradigmes. Mémoire collective, car le jardin a toujours reflété les pulsations socio-politiques du moment : Guerres de Religions, exploration des Amériques, le Grand Siècle, le Siècle des Lumières, la Révolution, l'Empire, les conflits internationaux et de nos jours, la prise de conscience de la diversité et de l'unité systémique de la biosphère. « Ce toujours jeune Jardin des Plantes doit poursuivre ses missions essentielles de formation et de recherches disait-il ». Je rajouterai que c'est un outil de prise de conscience du phénomène sociétal actuel, le réchauffement climatique et l'archivage, plutôt que la conservation d'espèces en danger. Jean-Antoine Rioux était avant l'heure un écologiste avant d'être un éco-pathologiste, écologiste au vrai sens du terme puisque c'est devenu maintenant un outil politique. Il nourrissait une passion, les déserts et le plus beau d'entre eux, le Sahara, cette passion commune avec Théodore Monod qu'il a essayé de porter à ses plus hauts sommets éthiques et scientifiques. Il fut aussi un grand défenseur de la Vie et de toutes les vies. Revenons au jardin d'Akademos de Jean-Antoine Rioux. Son activité scientifique, en tant que jardin botanique, s'est conjuguée avec celle de la faculté de Médecine, cette union dotant l'enseignement médical d'un instrument au service de l'Homme et de son environnement. Pour le médecin, le vivant est avant tout l'homme, ce qui explique l'antériorité de l'art médical sur la botanique. Au-delà de la diversité des espèces, ce jardin rappelle l'unité fondamentale de la Nature, à l'image de l'unité de l'Homme. Il faut aussi s'attacher au côté symbolique de ce dernier. Il se compose de quatre parties, chacune consacrée aux plantes d'un continent : Europe, Asie, Afrique et Amérique. Réunir les végétaux du Monde comme une encyclopédie vivante était l'objectif des tenants du néoplatonisme chrétien. Ils pensaient et pensent encore que la relation que l'on pouvait entretenir avec ce lieu devait donner la clef du triptyque « âme humaine, les Cieux, et Dieu lui-même ». Une certaine admiration et admiration certaine de Jean-Antoine Rioux pour ces personnes capables de communiquer sans intercesseur avec Dieu. C'est ce qui l'intéressait dans la religion musulmane, ouverte et modérée je précise, lorsqu'il voyait ces hommes prier face à la Mecque. Pour certains donc, la nature n'est-elle pas une communion sans intercesseur avec Dieu, chaque famille représentant une forme naturelle, et donc une pensée particulière de celui-ci. N'utilisons-nous pas l'expression : rentrer en communion avec la nature ! De telles ambitions prométhéennes, unissant dans un esprit ésotérique, les sentiments religieux aux connaissances empiriques

et expérimentales du Monde, étaient à l'époque au cœur de la révolution scientifique, la médecine et la Botanique étant le centre d'intérêt. À la Renaissance, le talent d'un apothicaire résidait dans la manière dont il conjugait le savoir exotérique et ésotérique, la faculté de percevoir les propriétés thérapeutiques des plantes à travers leur apparence physique. Ainsi par la connaissance du naturel, le médecin botaniste avait à cette époque de soi-disant pouvoirs surnaturels, associant ainsi santé et longévité. La nouvelle chimie paracelsienne était en marche, les médecins botanistes se mettant en quête d'une pierre philosophale botanique qui transmuterait maladie en santé. Jean-Antoine Rioux ne croyait pas en cette philosophie du surnaturel, son esprit rationnel l'orientant vers des analyses systématiques pour lesquelles tout pouvait avoir une explication. Il n'était pas seulement botaniste et médecin mais aussi entomologiste, la prévention était sa pierre philosophale. L'association des trois représentations « Homme, Environnement et Insectes » devenait un écosystème symbiotique ouvrant la porte à ses études de leishmaniose et du palus.

Visitons ensemble le jardin d'Akademos de Jean-Antoine Rioux. Ma visite personnelle fait appel à nos cinq sens. La diversité des paysages et les changements subtils des lumières, l'arbousier oriental à l'étonnante écorce rouge, le marronnier de Californie aux délicates grappes bleutées, le chant enchanteur des espèces nicheuses mais aussi migratrices, l'odeur envoûtante de la glycine en saison, les senteurs des simples oubliés au goût subtil de réglisse, la rugosité de la pierre usée par le temps des bustes des grands hommes, pour certains à jamais inconnus sinon connus par le nom des rues qu'elles portent ou des espèces qu'ils ont découvertes. Notre sixième sens est mis en éveil lorsque l'on se dirige vers le cénotaphe de Narcissa, tombeau constitué d'une grotte dans lequel, dit-on, la fille du poète Edward Young effectua son dernier voyage au centre de la terre et y ensevelir à jamais le miroir brisé de son existence. Tout contribue à celui qui visite ce jardin à l'entraîner à son insu dans le rêve et la méditation. La visite de Jean-Antoine Rioux est moins ésotérique, quelque peu initiatique, basée sur la fonction même d'un jardin d'Akademos : l'apprentissage [5]. Je cite : « *Au travers d'une allée, le promeneur remonte le temps, le temps de quatre siècles d'histoire, depuis les humanistes de la Renaissance, les encyclopédistes du Siècle des Lumières, jusqu'aux taxonomistes-agronomes du XIX<sup>ème</sup> siècle et du XX<sup>ème</sup> siècle. Ni les grands chambardements passés, les tentatives de dépossession, ne sauront mettre à mal cette étonnante saga qui nous conduit aujourd'hui à le visiter dans ce qu'il est devenu et ce qu'il deviendra. Nous partons du terre-plein oriental entre un parterre de lauriers roses et d'un Micocoulier de plus de deux cents ans d'âge. De cette position on appréhende les deux grands ensembles historiques, au midi, le jardin de la Renaissance où l'écologue avant l'heure Richer de Belleval avait organisé dans cet espace les plantes de lumière, placées sur des terrasses à l'époque en cinq niveaux mais réduites à trois niveaux plus tard. Dans ce secteur, jusqu'au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle, les étudiants en médecine se consacraient à l'apprentissage des simples, les caractéristiques botaniques et thérapeutiques étant gravées sur des pierres cubiques. Au nord, le jardin du XIX<sup>ème</sup> siècle où l'on cultive les plantes d'ombre et de fraîcheur naissante, là où la lumière pénètre difficilement en raison de grands arbres. Dans l'angle nord-occidental s'élève, le tronc rigide prolongé par des branches, le Ginkgo biloba, l'arbre aux quarante écus ».*

Comment Jean-Antoine Rioux écologiste avant l'heure est-il devenu éco-pathologiste et éco-épidémiologiste, l'homme au paradigme. Il explique que l'application d'un nouveau paradigme, objet de ce que Kuhn appelle la « science normale », se traduit par une série de découvertes. Les difficultés ressurgissant peu à peu au fur

et à mesure, ces mêmes découvertes perdent ainsi de leur efficacité. Ainsi va la marche de la connaissance, faite de longues périodes de travail, intense et productif, démarche hypothético-déductive, terminées par de courtes phases d'intense bouillonnement, démarche inductive. La prise en compte des dernières inconnues permet d'élaborer un nouveau modèle théorique. En tant qu'ancien chercheur, je dirai que le déroulement chronologique des activités de recherche n'est pas ce long fleuve tranquille décrit, c'est un rapide bouillonnant, avec de nombreux écueils, que l'on se doit de maîtriser en changeant de concepts et de méthodes. Le paradigme existant ne régit pas un domaine scientifique mais un groupe de chercheurs, l'homme au cœur de la science disait Jean-Antoine Rioux : on ne peut pas parler de paradigme évolutionniste mais de « paradigme de Lamarck, Darwin, Wallace et Haeckel ».

Comment peut-on passer alors de l'écologie à l'éco-épidémiologie, comme l'a si bien fait Jean-Antoine Rioux. Hippocrate a été précurseur de l'écologie médicale, tant au point de vue pratique et médicale. Les bases historiques de l'éco-pathologie dans l'enseignement du médecin de Cos ne sont pas dans l'expérientiel clinique mais dans son traité « Des airs, des eaux et des lieux » où s'exprime l'essentiel de l'écologie médicale.

Le traité des Airs, des Eaux et des Lieux se divise en deux grandes sections, la première qui nous intéresse ce soir, étant consacrée à l'étude des influences extérieures sur l'organisme. Comme l'a fait Jean-Antoine Rioux pour la leishmaniose ou le palu, le médecin considérera les saisons dans leurs révolutions régulières, dans les vicissitudes ou intempéries. Elles peuvent éprouver les vents partagés, en ceux qui sont communs à tous les pays, et ceux qui règnent plus particulièrement dans une contrée. Les qualités des eaux, la situation de la ville ou du village dans lesquels le médecin exerce sont critiques. Il devra s'informer de l'environnement des individus qu'il aura à soigner, entre-autre leur mode de vie. Quand plusieurs individus sont attaqués en même temps par une même maladie, il faut penser que la cause est commune, et qu'elle tient à quelque chose dont tout le monde use. L'écologie est la science des relations « organismes-milieux », son émergence pouvant être la prise en compte des facteurs de ce même milieu, comme moteur de l'évolution, pour accéder à ce que Jean-Baptiste Lamarck appelait le « transformisme adaptatif ». L'éco-pathologie ne serait restée qu'une élégante construction de l'esprit si elle n'avait conduit à la mise en place d'un corps de méthodes véritablement opérationnelles : l'éco-épidémiologie. Dûment intégrée à l'arsenal des sciences appliquées, l'écologie allait apporter à l'épidémiologie traditionnelle, les méthodes et les techniques qui lui avaient fait défaut jusqu'alors. Citons, en particulier, la taxonomie (classifications morphologiques et moléculaires des agents pathogènes et de leurs hôtes), l'éthologie (comportements « favorisants » des vecteurs et des réservoirs), la biogéographie, la bioclimatologie et la statistique. Durant le XXème siècle, l'approche éco-épidémiologique sera utilisée par de nombreux chercheurs, en tant que corpus méthodologique. Son efficacité dans certaines opérations de lutte et de prévention tiendra lieu de démonstration malgré quelques échecs comme pour le paludisme en raison d'une mauvaise application du principe de « lutte raisonnée », voire d'un retour au réductionnisme opérationnel (comme par exemple l'emploi d'un seul mode de lutte : vaccinal, médicamenteux ou insecticide). L'éco-épidémiologie sera un succès dans certaines maladies tropicales à transmission vectorielle et, plus encore, lorsque l'agent pathogène évoluera à la fois chez l'Homme et chez d'autres vertébrés réservoirs. C'est dans cet esprit que Jean-Antoine Rioux utilisera l'éco-épidémiologie pour devenir le maître incontesté au niveau mondial des leishmanioses. L'éco-épidémiologie des leishmanioses est le domaine de la pluridisciplinarité écrivait-il [6].

Les leishmanioses sont des affections humaines et animales provoquées par des parasites : les Leishmanies. Elles sont transmises par des insectes et de nombreux Mammifères font office de « réservoirs » par rapport à l'Homme. On les observe en région méditerranéenne, en zone subsaharienne, en Inde et sur la plus grande partie de l'Amérique latine. Les méthodes d'échantillonnage, l'inventaire des vecteurs ou des réservoirs, les facteurs de risques nécessitent un impératif opérationnel strictement respecté. Olivier Rioux se souvient, lorsqu'il accompagnait son père, de ces filets tendus dans la nature pour attraper les possibles insectes vecteurs du parasite, et les prélèvements rigoureux fait sur les potentiels animaux réservoirs. Pour Jean-Antoine Rioux, *le facteur clé du succès de ces études sur le terrain, est humain. Elles doivent être conduites bien sûr par des personnes ayant une large culture naturaliste mais surtout ayant une rigueur morale et un sens inné de la convivialité car vous êtes en contact permanent avec les autochtones* [6]. Il fut aussi préoccupé, bien avant l'heure, il y a plus de 20 ans, du réchauffement de la planète en suivant l'évolution spatio-temporelle des foyers leishmaniens sous l'influence du climat. Il donnait son sentiment sur la question du changement climatique global par ces phrases « *aujourd'hui, le réchauffement climatique est plus qu'un phénomène conjectural, c'est un fait établi. Cependant, plusieurs questions restent en suspens. Elles concernent les causes même du réchauffement (anthropiques, naturelles ou mixtes), ainsi que ses variations loco-régionales. La réponse est de la responsabilité des climatologues de métier. C'est à eux de nous informer. Nous leur faisons confiance car, pour un écologue, ce sont les conséquences biologiques du réchauffement qui importent* ». En matière de leishmanioses, comme dans d'autres maladies à transmission vectorielle, il serait cependant illusoire de vouloir appréhender les effets d'un quelconque changement climatique sans se référer au concept de « foyer d'infection ». Le foyer leishmanien est un espace géographique où se trouvent réunis les facteurs nécessaires au développement du pathogène : les hôtes, les insectes, les mammifères en tant que réservoirs, et bien entendu les parasites associés aux conditions bioclimatiques.

Il me semble que l'homme au niveau épidémiologique n'est qu'un Janus aux deux visages, à la fois la victime mais aussi le bourreau suivant les circonstances. Victime de la maladie, mais aussi victime de ses déplacements pour raison d'insécurité et de disettes, provoqués par les bourreaux. Ne dit-on pas que notre pire ennemi c'est nous-même. Les risques géopolitiques conduisent des pans entiers de populations à se déplacer ou à être déplacées pour des raisons de conflits interethniques, conflits religieux, qui gangrènent actuellement les pays en voie de développement ou le Moyen-Orient, ce qui engendre famine et précarité, l'intérêt personnel de quelques-uns l'emportant sur l'intérêt collectif, le bien vivre ensemble et l'acceptation de la différence.

En conclusion Jean-Antoine Rioux a fait preuve de cette rigueur qui caractérise les scientifiques, capable, non de penser à contre-courant, ce qui est souvent la solution de facilité mais de trouver les courants dans ce fleuve tumultueux qui mènent à la libre pensée, en faisant une différence entre sincérité et vérité. Elle lui permettait de réfuter ce que l'on pourrait appeler les sciences dogmatiques ou le dogmatisme des sciences. Somme toute, un paradoxe, qui n'est autre que la transgression du passage de la recherche désintéressée du vrai à l'obscure assertion d'un dogme. Jean-Antoine Rioux a utilisé l'épidémiologie comme outil, qui s'est transformé en une arme de la raison humaine, levier de l'humaniste. Il considérait que l'homme et la nature ne faisait qu'un, l'homme dépendant de la nature mais aussi la nature dépendant de l'homme. L'homme n'est plus au centre de l'univers, il fait partie comme toute chose, des grains de sable de

ce sablier qui s'écoule. Parfois un de ces grains grippe l'engrenage des roues qui tournent. Durant toute sa vie, Jean-Antoine Rioux a argumenté, classifié, documenté, s'est appliqué à affuter les paradigmes tant en corrigeant les approximations. De cette aptitude à ordonnancer les données, les expliquer par l'épistémologie, de nombreuses publications et son livre jubilaire font apparaître son pur humanisme. Comme un temple à quatre colonnades, Jean-Antoine Rioux nous présente cet édifice du jardin des plantes dans lequel le spirituel se mêle au charnel. Il s'est toujours intéressé à l'homme. Sa démarche nous rappelle que la description de nos symptômes nous fait comprendre que les maux qui nous rongent, la mort qui nous guette, et le souffle de vie qui nous anime sont régis par tout un environnement imbriqué. Ces dépendances et ces interdépendances dont nous n'avons aucune conscience, à mille lieux de nos sens, ces renoncements ou renaissances, ces transgressions ou ces traditions, Jean-Antoine Rioux les retrouve dans l'histoire tumultueuse des classifications. Son suprême objet d'amour et d'études, l'éco-épidémiologie, a montré que l'homme et la nature ne seraient que le centre de gravité d'un triangle *Airs, Eaux et Lieux*, une harmonie singulière à la fois plurielle, sa pierre philosophale, symbole même de sa transmutation. En présence de cette humanité sentie plus que jamais comme précaire, en présence de ce monde végétal dont nous accélérons la perte, Jean-Antoine Rioux se refusait à cette fatalité en cherchant quelque chose de plus durable : le temple de la nature. Résultats de millions d'années d'évolutions, de transformations, de tâtonnements millénaires, elle saura toujours s'adapter grâce à ces nœuds de force ou maillons invisibles, imprévisibles pour être mesurables, que nous désignons, nous être humain, d'une manière triviale chance, hasard ou fatalité. Face à ce monde en perpétuel changement, notre première attitude doit être l'humilité, nous ne saurons jamais déchiffrer tout le grimoire de l'histoire, écrit d'une encre invisible dans une langue inconnue. C'est la seule chose que Jean-Antoine Rioux savait. Cher Jean-Antoine Rioux, je penserai à vous en essayant d'écouter ce souffle imperceptible mais infini de la nature.

## REFERENCES

- [1] Marguerite Yourcenar, *Discours de réception*, Académie Française, 22 janvier 1981
- [2] Jean-Antoine Rioux, *À propos du tricentenaire de la naissance de Linné, influence de son œuvre sur l'École de Montpellier*, communication séance du 22 octobre 2007, Académie des Sciences et Lettres de Montpellier
- [3] Jacques Bruyère, *C'est un jardin immarcescible*, Midi-Libre, 28 mars 2004
- [4] Jean-Antoine Rioux, *Contributions des naturalistes montpelliérains à la systématique du vivant*, communication séance du 29 novembre 2004, Académie des sciences et Lettres de Montpellier
- [5] Jean-Antoine Rioux, *Le Jardin des plantes de Montpellier « Quatre siècles d'histoire »*, Montpellier, 1993, Edition Odysées
- [6] Jean-Antoine Rioux, *Les Leishmanioses : Dépistage et analyse des foyers, Facteurs de risque, Changements climatiques et dynamique noso-géographique*, article pour l'AAEIP, Août-Septembre 200

*Séance publique du 21 octobre 2019***Présentation de Monsieur Christophe Daubié****Gérard BOUDET**

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Après l'évocation riche et émouvante de notre éminent collègue disparu, je dois mon cher confrère prononcer la réponse, en d'autres termes le discours de réception.

Je suis donc très heureux de vous présenter Christophe Daubié, souriant, jovial, ouvert à l'aventure humaine. Il est de par sa façon d'Être, un exemple d'Homme aux mille facettes dont le spectre couvre, bien sûr, un champ scientifique dont le génie chimique occupe une place dominante, mais aussi un champ humaniste, de par son implication vers autrui. Christophe a aussi un jardin secret, je vous réserve en fin de partie de vous le dévoiler.

C'est dans le monde de l'entreprise que j'ai croisé Christophe, au travers des chemins communs où le souci de l'Homme au travail faisait partie de nos préoccupations communes. Préoccupations qu'il fallait selon les contraintes économiques, tels les prix de revient, la stratégie d'entreprise, moduler au mieux.

Un lien commun nous unissait alors, le président de Sanofi, que je croisais lors des conseils d'administration de l'association Université Entreprise. Association qui gérait en son temps le fond du Conservatoire National des Arts et Métiers pour la Région Languedoc Roussillon.

L'art, l'opéra, les grands espaces, les actions humanitaires sont des sujets de préoccupation commune. Ils nous ont, eux aussi, permis de mieux nous connaître.

Mais qui est Christophe Daubié ?

Christophe est né une nuit de Noël en République Centrafricaine, dans une bourgade au cœur du pays, à Grimari non loin de la rivière Bamba, à plus de 300 kilomètres de Bangui, dans une maison coloniale.

Sa naissance, est saluée par la fête de toute la population environnante. Pendant que les danses traditionnelles battent leur plein, au son des balafons, la maman aidée par une religieuse d'une congrégation voisine, accouche de Christophe non sans difficulté... dans la baignoire de la salle de bains familiale. Le bébé déjà très agité dans le ventre de sa mère s'étant passé le cordon ombilical autour du cou. Était-ce un présage ? Aura-t-il toujours la corde au cou de cette terre d'Afrique, tout au long de sa vie ?

C'est peut-être pour cela que Christophe nous dit aujourd'hui qu'il se sent Africain et qu'à partir de cet instant de sa vie, il s'est affranchi pour l'amour des grands espaces, des senteurs, des couleurs, des odeurs... et que l'éveil de ses cinq sens a vu le jour sous ce soleil d'Afrique.

La vision des couchers de soleil sur la savane, cette boule de feu qui ne cesse de disparaître à l'horizon de ses paysages, ont marqué ses premiers jours. L'ouïe par le bruit des balafons des hommes, mêlé à celui des pilons des femmes broyant le mil. L'odeur mouillée de la latérite provoquée par ces courtes averses de la saison des pluies qui se mêle au fumet d'un ragoût bien maigre dans cette immensité aride. Le toucher révélé par le côté rugueux des piliers de ces maisons toutes en bois. Enfin le goût, ce goût métallique, accrochant les papilles d'une âpreté provocante, donnée par le contact des cartouches filtrantes.

Quelques temps après sa naissance, c'est la déclaration de l'indépendance de la République Centrafricaine. Il faut alors avec armes et bagages, partir. De sa maison natale, il n'a aujourd'hui que quelques souvenirs. Ceux de ces pères Blancs, les spiritains qui animaient les contrées, organisaient les travaux scolaires. La vie était difficile à Grimari, la lèpre « sèche était présente tout comme la tuberculose ».

1960 sera pour Christophe une année charnière, celle d'un grand départ pour un grand périple... Dès cet année, Christophe n'aura plus d'attache, et cela jusqu'à l'âge de ses 16 ans. La profession du père, exige des déménagements successifs. Il change de pays au rythme de six mois à un an au plus. Pour la scolarité, c'est en priorité les cours par correspondance, avec l'aide et la bienveillance de sa mère. Durant cette grande période de sa vie, Christophe est d'abord tourné vers la Nature, pour lui et il se plait à le dire : « j'ai tout appris par la nature ».

L'épreuve du baccalauréat approche, la famille s'installe à Versailles où il passera brillamment son Baccalauréat scientifique. C'est au lycée Turgot à Paris qu'il prépare et réussit son entrée à l'école Européenne de Chimie de Strasbourg. En 1981 son diplôme d'Ingénieur Chimiste, Option Chimie Organique, en poche, il prépare un DEA option Chimie Organique à l'Université Pierre et Marie Curie à Jussieu et en 1984 présente son Diplôme de Docteur Ingénieur en Chimie Organique dans le laboratoire du Professeur Basselier.

En 1984, il est embauché au sein du Centre de recherches de Villeneuve-la-Garenne, dans le laboratoire « Recherches Procédés et supports Pilotes », où il s'intéresse particulièrement à la sélection des voies de synthèse pour la préparation des lots cliniques, puis commerciaux avec toujours un problème rémanent dans l'industrie pharmaceutique celui de l'économie d'échelle !!!

Deux années après il est muté comme Directeur, responsable du Service Recherches Procédés Chimiques et Biochimiques de Rhône-Poulenc Santé, au Centre de Vitry Alfortville. Son domaine de prédilection est la fabrication de nouveaux médicaments. Durant ce premier poste à haute responsabilité, la production de médicaments nécessite pour lui l'appel incessant de ses cinq sens. C'est ainsi qu'il goûtait les médicaments, en détectait le principe actif par l'odorat, à la vue il en jugeait la consistance, le granulé et la poudre c'était pour le toucher, enfin l'ouïe pour les réactions qui s'emballent.

Le médicament, objet de sa recherche, était le « Taxotere », un des plus en vue pour les soins du cancer du sein. De plus ce médicament a servi de fer de lance pour financer les programmes de recherche chez Rhône-Poulenc. Durant les dix années de Directeur Recherches Procédés, il est à l'origine de programmes Anti-infectieux, Système Nerveux central, les prémices d'Alzheimer et Parkinson qui pointaient à l'horizon, Sida et Oncologie, en publiant cinq articles sur ces sujets. Il obtint alors le Prix de Recherche Rhône-Poulenc Rorer en 1991, et trois brevets. Il combina au début de sa carrière santé et agrochimie, car son autre domaine de prédilection étaient les antifongiques, peut être un éco-pathologiste en herbe... !

En 1996, toujours dans ce même laboratoire, la gouvernance s'étoffe d'un nouvel actionnaire Rorer. Une occasion pour lui de continuer à élargir son champ d'actions au sein du service Recherches Procédés. Il coordonne alors de nouvelles entités chimiques en interface avec le département Métabolisme, sciences pharmaceutiques. Dans cette nouvelle configuration d'entreprise il travaille à la valorisation de ce que l'on appelait à l'époque les plans de développement intégré, terme savant, en clair voulant simplement dire de trouver des montages d'opérations permettant d'améliorer la productivité du portefeuille des nouveaux médicaments en accélérant leur mise sur le marché.

Il est nommé représentant « Projet Cardiovasculaire », à l'interface avec les affaires industrielles pour la confection des médicaments et leur certification. Il en profite alors pour déposer quatre nouveaux brevets. Sa vie professionnelle est intimement liée aux aléas des fusions, Rhône-Poulenc cède ses parts et Aventis Pharma est alors créé. Christophe, toujours à Alfortville, axera ses recherches sur le développement puis la valorisation des successeurs de Taxotère qui, pour l'heure, n'a plus de secret pour lui.

L'année 2005 sonne le départ d'une nouvelle aventure avec Sanofi-Aventis Recherche et Développement. Il est responsable des deux sites Vitry-Alfortville qu'il connaît bien et celui de Porcheville. C'est avec une « armada » de deux cents chercheurs sous sa coupe qu'il installe une nouvelle organisation des laboratoires. Un laboratoire de Biotechnologie verra sous sa coupe le jour à Vitry avec des investissements spécifiques.

Il sera responsable de la fabrication de nouvelles molécules chimiques destinées à l'oncologie, issues d'éponges de Nouvelle Calédonie ou de fleurs malgaches. Très attaché à l'écologie de l'environnement et de la nature, il devait réaliser les synthèses totales des composants actifs identifiés de ces espèces. Comme pour le Taxotère, certes il faut s'inspirer de cette merveilleuse alchimie de la nature, tout en la protégeant.

En 2009, après tout un périple bordé de recherches scientifiques où le produit est le maître mot, il souhaite aller plus loin dans la volonté de mieux servir Sanofi-Aventis. Il accepte alors le poste de Directeur des sites Sanofi-Aventis « Europe du Sud », avec comme périmètre de responsabilité Montpellier, Toulouse et Milan. C'est alors avec plus de deux mille acteurs qu'il va continuer à conduire sa barque, celle de la recherche, oui, mais aussi celle de l'Humain. D'autant que les affaires sont difficiles dans l'industrie pharmaceutique avec la profusion des produits génériques incapables de financer la recherche de nouvelles molécules.

Alors Christophe, ce « petit de Grimari de Centrafrique » prend son bâton de pèlerin, ses cinq sens en éveil, chemine dans ces trois centres de recherches, afin de gérer au mieux avec le moins de dégâts possibles la décélération des activités de recherches, parfois initiées par lui, quelques années avant. Son humanisme omniprésent, son esprit d'ouverture, de diversité d'intégration, son éthique innée, tout cela lui vient naturellement de son enfance, et c'est en cela que Christophe pense savoir un peu et que Christophe fait.

Au bilan, Christophe aura vécu six fusions-acquisitions, qui lui auront permis au cours de sa carrière, de saisir les opportunités, source pour lui d'un épanouissement dans la recherche.

Mais Christophe ce n'est pas que cela. Hyperactif de nature, durant son passage professionnel à Montpellier, il s'implique dans les grands projets de la ville. Il est actif au conseil d'administration de l'École de Chimie de Montpellier, à celui de l'UM1, il est membre fondateur de la Fondation Balard et membre du conseil du pôle Chimie du même nom. Président de la fondation Sup de Co.

Dans sa vie associative, il participe à la réintégration des personnes en difficulté, opération « opéras jeunes », sponsoring de jeunes des quartiers difficiles au travers d'associations comme celle de la Paillade et du quartier du Petit Bard.

Animateur Radio sur « Radio Aviva », il anime dans la convivialité, une émission hebdomadaire destinée à promouvoir les jeunes entreprises. À ce propos, en relation directe avec des bailleurs de fonds, il facilite ainsi le départ de jeunes entrepreneurs régionaux.

Pour lui, issu de la diversité religieuse, de nombreuses cultures, l'égalité des chances conduit à l'acceptation de l'Autre. La diversité intellectuelle est source de richesses économiques, de créations. C'est cela son véritable credo.

Toutefois je ne vous aurais pas tout dit si je ne levais pas un voile sur la personne de Christophe. Oui Christophe est artiste. Il adore l'Art, l'art de peindre mais aussi l'art textile.

C'est en effet au travers de la peinture qu'il pratique depuis vingt ans au moins qu'il retrouve une forme d'équilibre. Pour lui la nature et les matières naturelles sont sources de son inspiration. C'est, pour lui, la seule intuition qui le guide. La nature, ses liens intimes attachés à sa terre natale et à tout son périple d'adolescent et de pré adolescent, les matières naturelles, oui c'est avec elles qu'il fait, qu'il compose qu'il crée. Chimiste de formation il « invente » des matières avec des pigments naturels et organiques, du bois, du plâtre, des tissus, des enduits vénitiens ainsi que de la peinture acrylique. Ces mélanges, soigneusement édulcorés par son alchimie intérieure, font qu'il les utilise au gré de ses envies.

C'est dans les ombres et les ocres se mélangeant intimement au rouge, couleurs de son enfance, qu'il trouve les plus intimes expressions de son art. Son œuvre est comme Sa vie, elle trouve sa place au gré de ses tourments journaliers. C'est avec cette paix intérieure et une forme de sérénité qu'il recherche dans le sillon des grands espaces. Il y trouve alors une forme d'apaisement. Pour lui, l'Art donne vie aux choses négligées ou rejetées. Les objets prennent vie comme une renaissance, une transmutation, se métamorphosant alors dans l'intemporel. On retrouve dans ses créations, issues de techniques picturales variées telles que le grattage, les paysages de son enfance où l'essence même de ses créations laisse transparaître cette chère lumière des couchers de soleil africains qui se fond dans les latérites de Grimari.

L'Art textile est aussi une autre forme d'expression de son Art. À partir de tissus abandonnés il redonne vie à des tapisseries en trois dimensions. Pour lui, l'œuvre d'art n'est jamais finie elle est en constante évolution.

Ses principaux maîtres sont Paul Klee et Nicolas de Staël.

Enfin amoureux des grands espaces, il n'a pas hésité à acquérir en Argentine un ranch où de temps à autre il va rechercher, là-bas, les sources même de son existence.

Christophe, il est maintenant le moment de conclure. Homme de sciences, Homme de l'Art, te voilà prêt à rejoindre notre honorable compagnie, afin de nous faire partager ton engouement, ton dynamisme, ta Lumière, celle des gens heureux. Heureux de faire, pour nous faire avancer dans cette Humanité que tu aimes tant.

Séance publique du 21 octobre 2019

## Intronisation de Christophe Daubié

**Jean-Marie CARBASSE**

Président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Je remercie très chaleureusement les deux orateurs de cette séance.

En faisant, selon l'usage académique, l'éloge de son prédécesseur, le Professeur Jean-Antoine Rioux, le récipiendaire nous en a proposé un portrait très complet, faisant revivre de manière à la fois précise et sensible l'homme, le savant et le Maître. Monsieur, vous avez admirablement décrit cette personnalité très riche et vous avez su la rendre très présente. Je suis sûr que vos propos ont beaucoup touché tous ceux qui ont eu le privilège de connaître et de côtoyer le Professeur Rioux, que ce soit à l'Académie, à la faculté de médecine ou à l'extérieur.

De ces multiples facettes que vous avez évoquées, et sur lesquelles il n'est évidemment pas utile que je revienne à mon tour, je retiendrai tout particulièrement ce que vous avez dit de « notre » jardin des plantes, l'un des plus beaux fleurons du patrimoine montpelliérain avec lequel l'Académie a toujours eu les liens les plus étroits : le professeur Rioux, le professeur Jarry et aujourd'hui le professeur Lavabre-Bertrand l'ont tour à tour dirigé et, pour le troisième cité, le dirige actuellement. Vous nous avez conviés à une visite de ce jardin, visite savante, certes, mais aussi poétique et méditative, pleine de couleurs et de parfums – dont celui de la glycine et de la terre mouillée –, sans oublier le salut rituel à cette mystérieuse Narcissa dont il s'agit toujours, près de trois siècles après sa mort mystérieuse, d'apaiser les tristes mânes : *Narcissae placandis manibus*. Vous vous y êtes employé à votre tour...

Et puis, grâce à votre parrain, Gérard Boudet, nous avons fait votre connaissance. Nous avons mesuré la richesse d'une existence déjà bien remplie, marquée de traits singuliers : votre naissance au fond de cette Afrique alors encore française, puis votre départ, début d'un « grand périple » en divers pays, et ensuite les études, les activités professionnelles de plus en plus absorbantes mais qui pourtant se sont accompagnées d'engagements associatifs aussi nombreux que variés. Vous avez exercé de lourdes responsabilités et vous avez montré que vous étiez un homme d'action. Mais vous êtes aussi, Monsieur, un homme de savoir aux curiosités multiples, et vous êtes enfin, nous venons de l'apprendre, un artiste aux talents divers.

Pour toutes ces raisons, l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier a décidé, sur proposition de sa section des Sciences, de vous accueillir parmi ses membres.

J'invite l'assistance à bien vouloir se lever.

Monsieur, l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier est heureuse et honorée de vous recevoir comme membre titulaire du vingt-neuvième fauteuil de la Section des Sciences et vous invite à y prendre place.

La séance est levée.